

## APPROFONDISSEMENTS

Extrait du texte

Richard – Maman

Mère – Oui mon fils

Richard – Je les ai insultés

Maman ?

Mère – Je suis là mon fils

Richard – Je les ai humiliés

Maman ?

Mère – Oui Richard

Richard - J'ai insulté leurs filles

J'ai humilié leurs femmes leurs mères leurs fils leurs mignons

J'ai craché sur chaque étincelle

Dans la grand-salle éteinte

J'ai craché dans l'éclat pourrissant de leurs yeux

J'ai craché sur l'espoir qu'il reflétait parfois

J'ai craché pour ternir

J'ai craché pour punir pour violer et j'ai craché pour rire

J'ai craché sur leur tombe alors qu'ils sont vivants

J'ai profané leur tombe alors qu'ils sont dedans

J'ai parlé à des morts qui ne le savaient pas

Mère

Ils m'ont applaudi

Mère – La peur coule dans leurs veines

Richard - Jamais encore je n'avais cru penser

Que ma haine pût s'adresser

A d'autres

Jamais encore je n'avais cru mon corps pouvoir

Démériter

Vous ne m'aviez pas dit, mère

Que la haine convolait

Pourquoi n'ont t-ils rien dit

Mère – La peur je t'ai dit

Richard - C'est avec leur salive

Que je crachais

Rien ne m'appartient

Pas même ce corps

Arraché à ta nuit

La vie m'encombre, mère

Mère – Tu es encore jeune

Richard - Je suis déjà laid

Mère - La jeunesse, voilà ta beauté  
Richard - Toi au moins, tu es vieille  
Mère - La jeunesse, voilà ta force  
Richard - Tu es grise  
Ton corps ne se dérobe pas  
Mère - Les fils ne grandissent pas  
Toujours ce duvet chaud  
Sur leurs joues satinées  
Qui chavire les mères  
Malgré l'âge qui râpe  
Richard - Chaque hiver sur ma peau  
En rajoute cinq sur la tienne  
Mère - Je laverai tes joues  
Adoucies par les ans  
Richard - La cécité, voilà le fleau  
Je parle et mon dégoût  
Grandit au contact des autres  
Je parle et je partage ma haine (Mère, tu m'écoutes)  
Par faiblesse  
Je me blesserai mère  
Jusqu'à ce qu'ils en crèvent  
Mère - Son père tout craché  
Maintenant va te coucher  
Richard - Demain, mère  
Je licencierai  
Mère - C'est bien, Richard

## Notes sur le texte

Le mot clef est sans doute l'humanisation. Car ce que recherche Richard n'est rien d'autre que la quête d'humanité ; avec toutefois ce particularisme qu'est la lucidité du personnage par rapport à tout ce qu'il entreprend. Lucidité tragique partagée par presque tous les personnages.

Un des enjeux principaux de la pièce est cette lucidité, sorte de désespoir cynique et comique qui anime les personnages. Personne n'est dupe (hormis Norfolk, mais l'est-il vraiment ou bien entretient-il volontairement sa propre cécité ?).

La réalité se construit à partir des discours élaborés pour l'interpréter. Mais qui tient les rênes du discours ? Qui fabrique le miroir et quelle est la véritable nature de notre image lorsque nous la regardons ?

Les personnages jouent avec ces discours, sorte de constructions qui ne leur appartiennent pas. Tous, à un moment ou à un autre (et par le fait de situations plus ou moins violentes) prennent conscience du caractère étranger (étrange) de ces discours. Ils en jouent de façon plus ou moins tragique. Ce qui m'intéresse, c'est leur rapport à ce discours.

(...)

J'imaginai lors de l'écriture des personnages souriants (sauf Norfolk). Ils souriaient parce qu'ils n'étaient pas dupes.

Le postulat est que tout le monde sait ce qu'il fait. Le combat de Richard devient celui de la vérité contre l'hypocrisie, et l'accès, derrière les masques, au désir. Ce qui explique sa violence. Richard, au fond, est las de ces discours, et tente d'en élaborer un qui lui soit propre, hors l'idéologie libérale (même s'il l'utilise par cynisme), hors la prison de son origine.

Richard tente d'échapper au déterminisme de la reproduction sociale.

Richard est fatigué.

(...)

La psychologisation des personnages ne se trouve donc pas dans ce qu'ils énoncent, mais uniquement dans le rapport avec ce qu'ils énoncent (puisque pour la plupart ils savent / nous savons que ce sont des discours). Rapport mis en lumière par des situations qui sont autant de variations et mises en cause potentielles des discours. Cela est très important car si la pièce a une puissance, si elle doit en avoir une aujourd'hui, c'est par la radicalité du postulat : tout est discours, tout est croyance, idéologie. Si on applique une distance entre les personnages et ce qu'ils énoncent (distanciation), alors la mécanique de la croyance n'en sera que plus flagrante, et on pourra se concentrer sur le véritable enjeu qui est le rapport à cette croyance, et ce qui motive les personnages à y adhérer ou non. Les personnages savent qu'ils jouent.

(...)

Il est évident qu'à de nombreux moments de la pièce la sincérité l'emporte sur le jeu avec les codes du discours, mais les personnages se rabattent toujours derrière ce dernier comme pour se protéger (sauf Richard qui essaie de se blesser avec). Mieux, les personnages l'assèment pour que ce soit bien clair.

Enfin, les personnages, (autre distance avec le jeu du discours, ou des croyances), annoncent souvent à l'avance qu'ils vont jouer.

Mécanique tragique par excellence

L'évocation du destin comme pour mieux l'affronter

L'annonce de la fin pour débiter le jeu

L'annonce du jeu pour en dégager les règles

La première étant la lucidité, et donc la distance. Les moments où cette distance est absente sont ceux où Richard monologue. La douleur prend le pas sur le cynisme.

Philippe Malone

## Petit historique du projet avant la création

Au mois de juin 2000 j'ai fait partie du comité Autriche pour préparer la "Nuit Autrichienne" qui, dans le cadre de l'édition 2000 des Rencontres à la Cartoucherie, exprimait la volonté des gens de théâtre de manifester contre la coalition brun/bleu au sein du gouvernement autrichien.

C'est dans cette action militante que j'ai rencontré l'écriture de Philippe Malone. J'ai eu ainsi le privilège de mettre en scène son monologue inédit : Morituri, parole de ce "nouvel homme fort" qui s'empare du pouvoir.

J'ai été immédiatement séduite par la pertinence de son écriture et l'évidence d'un langage hautement théâtral, sans concession, difficile, mais jamais redondant, avec une structure "élisabéthaine", faussement classique où les ruptures sont portées par la violence crue des mots et les histoires qu'ils charrient.

C'est une rencontre rarissime avec un matériel textuel qui est très adapté à mes désirs de mise en scène. J'ai besoin en effet d'un support où la caractérisation des personnages laisse entrevoir une trame psychologisante tout en la dépassant complètement par la recherche linguistique et les nécessités qu'elle impose à la direction d'acteurs.

Par ailleurs, à la même période, j'étais à la recherche d'un texte théâtral, ayant jusqu'ici travaillé essentiellement sur des dramaturgies à partir de matériaux non théâtraux.

La possibilité d'avoir un texte pensé pour les comédiens qui gravitent autour d'Octogone, en fonction des désirs et convictions communes sur le théâtre d'aujourd'hui, s'est composée devant mes yeux avec une sorte d'évidence solaire.

Ces circonstances sont trop idéales pour que nous ne cherchions pas à les saisir et à nous jeter corps et âme sur ce nouveau projet...

Depuis Philippe Malone et moi-même nous sommes retrouvés à plusieurs reprises, la thématique du pouvoir (que l'on possède, que l'on désire, auquel on se soumet...) et de ses mécanismes est l'une des nos obsessions communes.

A chaque nouvelle rencontre Philippe apportait des nouvelles bribes de texte à lire, commenter, questionner... La fin de "l'histoire" le tracassait particulièrement...

Il est lu en public le 28 mai 2002 au Théâtre Berthelot de Montreuil (93). Philippe Malone avait eu le déclic pour la fin la veille. Il l'a annoncé au public à la fin de la lecture : une promesse.

La promesse d'un cadeau d'amour de Richard à Anne.

Le cadeau sera la révolution, cette révolution qu'il n'a jamais pu s'offrir lui-même, cette révolution dont Anne ne sait plus quoi faire, cette révolution déjà avortée par l'ouvrage de Buckingham... la foule avance, est-elle consciente ?